

« Une analyse joyusement subversive »

Michel Plon, « La Quinzaine Littéraire »
n°1099, février 2014

[...] ces acteurs, ces hommes [les banquiers, les « hommes qui aiment l'argent], quels que soient leurs agitations et leurs déplacements à travers le monde sont en définitive, qu'ils le sachent ou n'en veulent rien savoir, déterminés par leur inconscient, c'est-à-dire par leur organisation pulsionnelle, ce que Freud a nommé l'économie libidinale, laquelle constitue le fondement de l'économie, de l'économie néolibérale en particulier. Celle-ci, ivre de sa victoire sur un communisme quia avait perdu de vue ses idéaux premiers, n'en a pas moins été contaminée par le même mouvement de fuite en avant, prenant la dette comme principe de fonctionnement, dette dont l'implacable conséquence est de l'ordre de la cruauté.

C'est ce que pose René Major à l'orée de son livre le plus récent et, disons-le d'emblée, le plus subversif du point de vue de l'ordre établi par ces banquiers et ces financiers, lesquels ont su asservir les politiques et sont majoritairement, du plus anodin au plus puissant, des voyous, ce que montre avec brio le dernier film de Martin Scorsese, *Le Loup de Wall Street*.

Ces affirmations, d'une violence que l'on dira joyeuse, jubilatoire et lucide à l'extrême, appelaient un étayage rigoureux, et c'est ce à quoi s'emploie René Major sans défaillir. Il faut d'abord revenir à la naissance de cette économie libérale devenue néo-libérale et se souvenir que Keynes – qui appartenait au groupe de Bloomsbury tout comme Virginia Woolf et le couple Strachey, les traducteurs anglais de Freud et bien d'autres – avait discerné dès 1944, au moment des accords de Bretton Woods, « le désir morbide de liquidités et d'accumulations du capital » ayant conduit à la crise de 1929. Citant Marx bien sûr, parcourant les analyses de Mauss sur le don, les travaux de Foucault, les apports de Lacan, lisant certains critiques contemporains comme Bernard Maris et rappelant qu'avant lui Jacques Derrida – dans *Spectres de Marx* notamment – et Jean-François Lyotard – dans *Économie libidinale* – ont posé des jalons essentiels, Major participe à son tour à « la mise en évidence des symptômes de la maladie auto-immune dont se trouve gravement affectée l'économie de marché » et dont on peut situer le complet développement dans l'abandon du système de Bretton Woods sous l'égide de théoriciens de l'école de Chicago, Schumpeter, Hayek et Friedman, qui prônèrent que « le marché a toujours raison », le dernier ayant activement conseillé le général Pinochet, attaché comme on le sait à la destruction systématique du Chili démocratique.

Faisant alterner l'analyse de cette actualité économique, celle de ces trente dernières années, et un « retour » aux fondamentaux de sa démonstration, l'économie libidinale de Freud – soit une relecture de ces textes essentiels que sont les *Trois essais sur la théorie*

sexuelle, l'essai *Au-delà du principe de plaisir* et des articles fondamentaux souvent ignorés -, Major accomplit une démarche qui n'est pas seulement intellectuelle, subversive comme nous l'avons indiqué, mais aussi militante dans le meilleur sens du terme.

Curieux, fouillant pour ne pas dire fouinant avec malice dans tous les domaines dont le pertinence « saute aux yeux » dans l'après-coup de la lecture, Major nous apprend ainsi, nous rappelle pour quelques-uns, le fait qu'un frère de Martha, l'épouse de Freud, Edward Berbays, utilisant en les transformant certains développements de la psychanalyse, fut l'inventeur du consumérisme américain, devenant dans les années vingt et trente le conseiller de grandes firmes en apprenant à celles-ci « comment on peut amener les gens à vouloir des choses dont ils n'ont pas besoins en associant les marchandises à des désirs inconscients ». La découverte par Freud de cette utilisation perverse de ses travaux ne sera pas sans alimenter son rejet de ce que l'on appellera plus tard l'« american way of life ».

Sans pouvoir tout envisager, il faut souligner l'analyse tour à tour décapante et drôle, pour ne pas dire comique, qui est faite de la parabole de Baudelaire intitulée « La fausse monnaie ». Il ressort de la lecture de ce petit conte, parent de ceux d'Edgar Poe, ceci, dont l'évidence est sans doute aveuglante, que la condition essentielle d'une fausse monnaie réside dans le fait qu'elle ne doit pas se donner pour fausse mais doit circuler comme vraie. Qui et quoi croire ? Comment savoir si la pièce donnée au mendiant par le bourgeois de Baudelaire est vraie ou fausse et comment démêler ce qu'il en est de la jouissance du donateur qui se procure bonne conscience tout en faisant peut-être aussi une économie ? Où l'on retrouve Freud et la question du travestissement, de la croyance en la présence d'une chose absente, du déni et du célèbre « trouble de mémoire sur l'Acropole » qui conduit à considérer que nous pouvons simultanément croire... et ne pas croire à une chose : « Je sais bien mais quand même » disait Octave Mannoni.

Rappelant les réflexions de Nietzsche sur la cruauté et son analyse du « génie du christianisme », René Major prend en considération l'avenir aussi incertain que périlleux de notre Europe contemporaine engluée non sans complaisance dans la maille impitoyable de la mondialisation et rêve, dans le sillage de Derrida, d'un « droit international », dont les assises sont tellement fragiles. Réussite d'un travail tout à la fois psychanalytique et philosophique sans jamais qu'il cesse d'être un brûlot politique. [...]

« Stades oral, anal, libéral »

Robert Maggiori, « Libération »

20 février 2014

Dans son sens originel, l'économie serait l'ensemble des règles (*nomos*) que suscite la gestion de la maison (*oikos*), du « foyer », si l'on entend par là le « lieu », autour du feu, où se seraient installés, passant du nomadisme à la sédentarité, nos lointains ancêtres. Sans même envisager l'élargissement de l'*oikos* en clan, puis en tribu, puis en « société », on devine que règles et lois touchent tous les domaines de la vie – les structures familiales, les hiérarchies, les rapports entre sexes, les rapports aux dieux, l'éducation des enfants, la chasse, l'agriculture, l'échange, les unions, la guerre... - et forment ainsi des « activités » particulières : le travail, la politique, l'art militaire, la pédagogie, la religion...

Depuis, le sens de « économie » s'est restreint et a fini par ne désigner que la gestion des rapports qui passent par la production, la marchandise ou l'argent. Mais il semble improbable qu'elle n'ait pas gardé trace, « inconsciente », de sa signification primitive, ou qu'elle n'ait pas conservé dans son fonctionnement même des « structures » ayant quelque parenté avec celles qui régissent la politique, le rapport au sacré, l'éducation ou tout simplement le psychisme humain. Il n'est d'ailleurs pas besoin de chercher midi à quatorze heures, puisqu'il apparaît à l'évidence qu'il y a une économie politique et des pulsions de pouvoir, que dans la religion il est question de demande (prière) et d'offrande, qu'en dehors de toute relation marchande on peut être « en dette » vis-à-vis de quelqu'un, ou qu'il existe des investissements effectifs, une économie du corps et du psychisme, une économie libidinale...

Est-il possible, dès lors, d'utiliser les outils de la psychanalyse pour « lire » la crise économique actuelle, pour dévoiler « un au-delà des pulsions de pouvoir, de cruauté et de mort » qui « sont au cœur de l'économie mondiale des sociétés industrielles capitalistes » comme elles « sont à l'œuvre dans l'économie psychique de chacun de nous » ? C'est ce que fait René Major, psychanalyste, dans *Au cœur de l'économie, l'inconscient*.

En 1944, à Brenton Woods, le grand économiste John Maynard Keynes proposait la création d'une monnaie émise par une banque centrale internationale et la mise en place d'un système de contrôle des mouvements de capitaux, conscient qu'il était du « désir morbide de liquidité et d'accumulation du capital » : il avait alors pris sérieusement en compte les découvertes de Freud, son contemporain, pour expliquer « les motifs pulsionnels et irrationnels qui régissent notre comportement en général et notre rapport à l'argent en particulier ».

Depuis, le néolibéralisme, devenu planétaire, s'est fondé « sur l'accumulation et sur la destruction sans limite des ressources naturelles » et a échappé « à toute politique mondiale concertée » : « le désir morbide » s'est dès lors mué en pulsion de mort, que ne limiteraient plus les « forces d'Éros ». Aussi, pour chercher à savoir « en quoi la crise mondiale de l'économie aujourd'hui » serait non une crise passagère mais la crise « structurelle » de « la raison économique comme raison », et montrer qu'elle repose sur « une économie libidinale particulière, pour ne pas dire "infantile" », René Major met-il en jeu non seulement les pulsions de vie et de mort, mais aussi « les pulsions partielles, orale, anale, phallique et génitale », « leurs forces, leurs objets, leurs destins », et surtout « la pulsion de pouvoir, de maîtrise de souveraineté capable d'arraisonner, pour les mettre à son service, tous les autres registres de la vie pulsionnelle ».

Avant de voir ce qui dans l'économie relève de l'inconscient, il rappelle que, d'économie, il est tout de suite question dans l'inconscient, puisque celui-ci calcule « à une vitesse inouïe » les (dé)investissements de Moi, « selon la demande et l'offre pulsionnelle ». En effet, « la loi du psychisme naissant », c'est l'emprunt, puisqu'il n'y a pas de « fonds propres ». Tout commence par « un transfert de fonds, du psychisme de la mère à celui de l'enfant. Le bébé investit le sein, la voix, le regard qu'il emprunte ou s'approprie. Il en jouit tout en contractant une dette ». La mère « donne » le sein, comme s'il était détachable du corps : « Et c'est bien comme objets "détachables" du corps que l'enfant se les approprie imaginativement [...]. Il croit posséder une partie du corps de l'autre ou être lui-même une partie de l'autre [...]. Pour le Moi naissant, il n'y a rien d'étranger. C'est de l'expulsion de quelque chose en lui que naît à proprement parler le dehors. D'où s'ensuivent le principe de plaisir lié à l'objet, la maîtrise de sa présence et de son absence, le pouvoir de la satisfaction et de l'insatisfaction. Toute l'économie du principe de plaisir se règle sur des rapports de maîtrise, d'emprise et de pouvoir sur soi et sur l'autre. »

Mais s'il s'est d'abord agi de « donner et prendre » (le sein maternel », de garder ou de rejeter, il faudra par la suite « rendre » le produit de l'incorporation (devenu « trésor ou monnaie d'échange »), le retenir, le détruire (pour que l'autre ne l'ait pas), l'empoisonner (pour que l'autre meure symboliquement), en différer le don – bref inventer toutes les modalités possibles d'échange afin de garantir une voie libre au principe de plaisir, quitte, pour cela, à détruite l'objet du désir ou « tuer » le sujet.

René Major ne fait que rappeler cette « complexité pulsionnelle ». Mais son propos n'est pas d'élaborer un discours psychanalytique : *Au cœur de l'économie, l'inconscient* est un livre politique, puisque de l'économie pulsionnelle et de la maîtrise psychique, présentes déjà au niveau prégénital, « dérive toute maîtrise et échec au sens courant, dans les domaines du savoir, de l'organisation sociale, de la technique, du gouvernement, du contrôle, de l'évaluation, de l'expertise, comme de l'économie de marché et des luttes conscientes et inconscientes dans les rapports familiaux, conjugaux, sociaux, communautaires, intercommunautaires et interétatiques ».

Keynes indiquait qu'une doctrine économique exigeant l'austérité est aussi une justification plus générale de l'injustice sociale et de la cruauté. René Major, en convoquant Marx, Freux ou Bataille, Mauss, Derrida, Lyotard ou Nietzsche, et en ne négligeant pas l'analyse purement économique (crise des dettes souveraines, politiques bancaires, « transferts de fonds », invisibles, évasion fiscale, etc.), montre comment, aujourd'hui, l'ultralibéralisme débridé et les pouvoirs financiers mettent en œuvre l'économie pulsionnelle décrite par Freud pour « fabriquer du consentement à une économie de dette, de sacrifice, de cruauté », dans laquelle la « jouissance » "au plus haut point" des sacrificateurs, les puissants, est « produite par le *faire souffrir* ou le laisser souffrir », par la volonté « inconsciente », de laisser en souffrance, dans la misère, les sacrifiés – les peuples.

« René Major »

Patrick Avrane « Les Lettres de la société
de psychanalyse freudienne »

mai 2014

René Major n'est pas un de ces « faux-monnayeurs à prétention philosophique dont la monnaie de singe est évaluée à l'aune du phantasme de désir. Ce en quoi l'université deviendrait populaire, comme la presse du même nom, à produire l'illusion d'une plus-value accessible pour chacun à très bon compte » (p. 83). son dernier ouvrage, issu d'un séminaire tenu à l'École normale supérieure, dénonce précisément l'illusion d'un certain discours économique néolibéral. Freud et Lacan, Marx et Keynes sont, bien entendu, au cœur des recherches du psychanalyste, mais, homme de grande culture, René Major sait aussi s'appuyer sur les travaux de Lyotard, Derrida, Foucault, Baudrillard, Cixous, Blanchot, Bataille, Klossowski et Mauss, pour ne citer que ceux-là.

« Depuis que le néolibéralisme fondé sur l'accumulation et sur la destruction sans limite des ressources naturelles est devenu planétaire et échappe à toute volonté politique mondiale concertée, le travail de la pulsion de mort qui [...] habite le système capitaliste et œuvre à son insu à son autodestruction, ne serait plus limitée par les forces d'Éros avec lesquelles il est normalement appelé à composer » (p. 15-16) ; ainsi René Major, reprenant et développant les thèses de Gilles Dostaler et Bernard Marris (*Capitalisme et pulsion de mort*, Albin Michel, 2009), nous fait comprendre comment, au cœur de l'économie, l'inconscient n'est pas absent. Ailleurs, il nous fait remarquer que « la conjonction constante de trois particularités de caractère – être ordonné, économe et entêté – c'est-à-dire la jouissance anale soulignée par Freud, « constitue des qualités perçues comme des facteurs de réussite » (p. 38, souligné dans le texte) dans de nombreuses entreprises.

Nous découvrons ainsi qu'un certain Edward Bernays a marqué l'histoire du capitalisme américain. Engagé dans un comité créé par le président Wilson pour gagner l'opinion publique à l'entrée en guerre des États-Unis en 1917, il comprend, après la guerre, que l'on peut « apprendre aux firmes américaines

comment on peut amener les gens à vouloir des choses dont ils n'ont pas besoin en associant les marchandises à des désirs inconscients » (p. 59), et ouvre un bureau de conseil. Pour cela, il pouvait sur les travaux de son oncle Sigmund Freud. En effet, Edward était le fils d'un frère de Martha Bernays, l'épouse de Freud. .. mais les cigares de Cuba se suffirent pas à séduire l'oncle, ainsi que le montre René Major, citant *Malaise dans la civilisation*.

Plus loin, nous lisons une remarquable lettre de Colbert à Louis XIV qui nous fait entendre que la guerre économique n'est pas une invention récente. Mais je ne cite ce quelques exemples que pour montrer comment le texte de René Major s'appuie sur ce que l'on peut appeler la clinique de l'économie, notamment quand il démontre que « nous assistons, au plan des marchés financiers, à la mise en œuvre collective de ce que décrivons comme *une économie psychique du démenti* » (p. 112, souligné dans le texte).

« De ce point de vue – celui de la trilogie lacanienne inspirée de Freud – il est clair que le capitalisme financier procède d'une imaginarisation du réel à l'horizon de laquelle l'ordre symbolique ou social épouserait le démenti d'une division du sujet, c'est-à-dire à la fois sa reconnaissance et son déni ; et non pas sa négation pure et simple (*ibid*). On voit donc que *Au cœur de l'économie, l'inconscient* pose des questions essentielles, rarement abordées chez les psychanalystes, que René Major sait, comme toujours, mettre en évidence.